

Préface

« Nous avons à souffrir non seulement de la part des vivants, mais encore de la part des morts. Le mort saisit le vif ! » (K. Marx, 2016, p. 5).

« Travaillez, prenez de la peine : c'est le fonds qui manque le moins. Un riche Laboureur, sentant sa mort prochaine, fit venir ses enfants, leur parla sans témoins. Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage que nous ont laissé nos parents. Un trésor est caché dedans. Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage vous le fera trouver, vous en viendrez à bout. Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'Oût. Creusez, fouiller, bêchez ; ne laissez nulle place où la main ne passe et repasse. Le père mort, les fils vous retournent le champ deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an, il en rapporta davantage. D'argent, point de caché. Mais le père fut sage de leur montrer avant sa mort que le travail est un trésor »
(J. de la Fontaine, 1668, *Fables de la Fontaine*, livre 5 : *Le Laboureur et ses enfants*).

Le mort saisit-il le vif, le salariat est-il mort-né ailleurs que dans les sociétés de la révolution industrielle ? Il n'est point besoin de chercher bien loin pour comprendre que les promesses du travail ont fait le lit de formes variées d'exploitations, de dépossession et d'inégalités, peu compensées par la conquête localisée et réversibles de droits sociaux. Le travail est un trésor pour les uns, une précarité pour les autres, loin de figurer parmi les seuls damnés résiduels – ou victimes collatérales d'économies en transformation. C'est cette tension qu'explore Michele Scala dans un ouvrage majeur, qui questionne ensemble les (in)soumissions, mises en dépendances et résistances, malédictions et ressources, qui tissent la relation de travail dans les économies contemporaines. Qu'il porte sur la société libanaise contemporaine n'est pas un hasard.

L'enquête conduite avant l'effondrement sans équivalent que connaît l'économie du pays depuis 2019 permet de comprendre comment celle-ci né de ce qui précède ; elle donne à comprendre ce qui se joue non pas aux marges mais

au centre de la société libanaise... et de l'économie mondialisée. Il apporte un regard d'une grande originalité pour comprendre les crises qui affectent ce pays, dont nous observons et vivons désespérés les turpitudes et drames actuels. Mais sa contribution est aussi significative pour appréhender les formes contemporaines du capitalisme dans ses « aspects les plus crus de la domination » parmi lesquels les formes de « travail bridé » ou « sans droits » sont des dispositifs non pas obsolètes mais au contraire fondamentaux et au cœur du réacteur. Comme le Chili fut le laboratoire des Chicago boys dans les années 1970, le Liban a aussi joué au Proche-Orient un rôle de bastion ou d'avant-garde des politiques néolibérales, bien avant la guerre civile qui en a été un accentuateur. L'analyse fine des rapports de travail qui s'y sont tissés, institutionnalisés et s'y produisent, reproduisent ou se transforment éclaire des aspects peu traités des enchaînements d'un ordre social inégalitaire et des logiques d'exploitation du capitalisme.

Sans céder à la facilité de lectures essentialistes ou éculées du miracle ou, désormais du désastre, libanais, Michele Scala explore des éléments fondamentaux de la part immergée d'un iceberg, ce qu'il appelle « l'engrenage clientélaire » ou la « symbiose patrimoniale », dont le confessionnalisme ou le « laissez-faire » sans concurrence sont peut-être davantage des symptômes que des causes distinctives.

Ses intuitions et hypothèses se sont avérées véritablement fécondes : la première est l'intérêt porté aux conflits du travail non pas comme la queue d'une comète en train de s'éteindre mais au contraire comme un foyer central, actif et brûlant de conflictualités. Il ne s'agit point de les réduire à leurs ressorts matérialistes (réels) mais d'en restituer la portée politique. L'enquête ne se laisse pas prendre au mirage ou à l'effet de synecdoque qui voudrait comprendre la désyndicalisation des mondes du travail comme la preuve de la fin de ses conflictualités. Au contraire, elle s'efforce d'être à l'écoute et de comprendre comment le vif saisit le mort, et ceci de multiples manières, dont certaines discrètes ou éphémères.

La seconde est de porter attention, par-delà le conflit ouvert, aux mondes du travail plus routiniers, plus froids, ce qui est moins exploré par la sociologie du travail, et quasiment pas dans le contexte libanais où les monographies du travail sont rares. Les mondes du travail y sont au pluriel, nous montre-t-il, hors de l'ombre aveuglante portée par la question salariale. Au contraire, ils sont caractérisés par une grande variété des statuts, structurant les rapports au travail et leurs conflictualités latentes ou avérées. Il s'agit là d'un point important : il consiste à prendre une saine distance avec la norme salariale, ou du moins de refuser d'en faire le Nord d'une boussole dont le Sud serait pour d'autres le travail improprement qualifié « d'informel ».

La troisième est la mise en place d'un dispositif d'enquête au plus près des travailleurs, en ayant conscience des conséquences heuristiques de cela : si dès l'origine de son enquête s'inquiétait de sa frustration à n'avoir qu'un accès limité aux valeurs des économies morales du patronat, reste que ce parti pris méthodologique ouvre des perspectives essentielles et novatrices : tant en matière d'analyse des rapports de travail et de l'action collective, rarement appréhendés ensemble au Liban, mais aussi en matière d'analyse du clientélisme et de ses

rouages concrets et matériels, étonnamment peu documentés sur des terrains pourtant réputés précisément comme des terres de prédilection du patronage et/ou du clientélisme politique.

Ces fortes intuitions de départ se sont avérées d'une grande intelligence ; mais elles se sont aussi transformées, parfois de façon substantielle, dans des retournements auquel cet ouvrage emmène son lecteur.

D'une part, au départ appréhendées comme « improbables », les mobilisations qu'il observe dans la grande distribution libanaise ou à Électricité du Liban sont finalement saisies à l'encontre de cela. M. Scala insiste en effet sur leur caractère précisément probable et du prévisible dès lors que l'on se rend attentif à la grande variété des formes de subordination (et donc d'insubordination) au travail. Refusant de rechercher en vain des formes attendues de protestation, il décrit les mécanismes ordinaires qui trament les tensions entre des temps chauds de prise de parole et des temps plus ordinaires de relations de travail, ceux-ci n'ayant rien d'apaisés. Ce sont les interactions dynamiques et variées entre conflictualité et négociations qui expliquent les formes que prend la protestation. En envisageant l'action collective comme une manière et une matière, parmi d'autres, de mettre sous tension la relation de clientèle, le lecteur comprend d'abord que ces formes d'actions collectives s'avèrent ni plus improbables ni plus probables que toutes les autres dans le sens où elles ne sont ni mécaniques ni naturelles. Il comprend aussi que les acteurs protestataires n'ont rien de belle au bois dormant s'éveillant à la rupture d'un pacte de clientèle : au contraire ils s'inscrivent dans une histoire politique, localisée, voire intime, d'échanges et de transactions dans lesquelles la protestation publique constitue une expression du mécontentement, ni univoque, ni inévitable.

D'autre part, l'exploration de la « mise au travail du clientélisme » conduit à construire de façon critique un dialogue avec l'analyse des économies morales qui font ces relations de travail. L'enquête se refuse à comprendre les relations de clientèles comme des formes immatures, inhibées ou dépolitisées de rapport au politique. Au contraire, elle décrit et explique comment s'organise une politisation par le bas en s'intéressant en particulier à la place qu'y occupent l'attente et la promesse. Mais elle s'attache aussi à désenchanter l'engrenage clientéliste : le clientélisme au travail ne se révèle ni politiquement vertueux, ni économiquement ou socialement protecteur pour les employés-clients qui s'y trouvent violemment subordonnés dans le cadre de dispositifs de solidarité non seulement inégalitaires mais instables. Autrement dit, le clientélisme protège un peu, il exploite beaucoup.

Enfin, je ne saurais conclure cette préface sans un mot pour l'éthique de recherche qui l'innervé. L'enquête de terrain dense et sensible est attentive à l'émique et au vernaculaire, s'appuyant sur la solide formation d'arabe que son auteur a préalablement suivie. Le lecteur doit se garder de céder à l'impression de facilité qui peut se dégager de la belle écriture du texte. Certains des rapports de force auxquels a conduit l'investigation sont décrits avec subtilité. Ce texte traduit également une démarche de pédagogue, qui doute, entretient des tensions

et se remet régulièrement en cause. Il s'en explique, dialogue en permanence avec son lecteur, pour finalement proposer sa propre lecture des choses. Il atteste enfin de l'appétence non seulement à la curiosité et la rencontre – indispensables pour le sociologue ethnologue – mais à la collégialité : Michele Scala fait de la sociologie politique comme on ferait de la musique, chaque instrument jouant sa partition. Écrit au singulier avec une grande honnêteté et de façon aussi exploratoire que personnelle, ce livre qui doit tout à son auteur, n'a pourtant rien d'un travail solitaire : il atteste d'un engagement et d'une conception solidaire des sciences sociales. La recherche qu'il pratique est humble, partagée et se joue en plusieurs langues. Elle met explicitement en question, et de façon réflexive, de ce que font à nos travaux l'interdisciplinarité, l'internationalité, la traduction, mais encore la division internationale et inégale des sciences sociales. Son propos circule, compare et se pense en situation.

Je ne puis pour conclure que souhaiter à ses lecteurs une belle découverte de ce texte passionnant.

Myriam CATUSSE

Directrice de l'Institut français du Proche-Orient (Ifpo)